

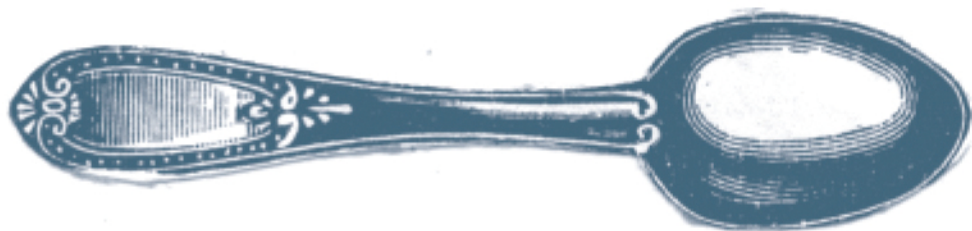
L'INNOCENCE



OBJETS



Diane Schoemperlen
(Traduit de l'anglais par Dominique Fortier)



Quatrième récit extrait d'*Encyclopédie du monde visible*

alto

*Pour mon fils, Alexander,
qui a déjà dit regretter qu'il n'y ait pas
d'images dans mes livres*





L'INNOCENCE
DES OBJETS

Le cambriolage eut lieu entre le matin du vendredi 7 juillet et la fin de l'après-midi du dimanche 9 juillet, alors qu'Helen Wingham se trouvait en ville. Helen se rendait en ville tous les étés au début du mois de juillet. (*On guette la maison.*) Le moment de son voyage était arbitraire, cette époque de l'année choisie sans raison particulière, ou du moins sans raison valable qu'Helen pût se rappeler maintenant. Elle engageait un gamin du coin pour qu'il vienne arroser son jardin pendant son absence.

Elle prit l'autobus du vendredi matin et fit le trajet de deux heures vers le sud assise sur la banquette près de la fenêtre derrière le chauffeur, ses petites mains croisées sur ses genoux. (*On franchit la grille à l'avant de la maison et on fait le tour jusqu'à l'arrière.*) Par la fenêtre de l'autobus, Helen regarda défiler des champs verts ponctués de maisons blanches, de granges rouges, de vaches brunes et de moutons sales et jaunissants. (*On est dans le jardin.*) Helen ne remarquait guère de changement dans le paysage d'une année à l'autre.

L'autobus s'arrêta dans plusieurs petites villes ressemblant fort à la sienne pour laisser monter et descendre des passagers à des stations

d'essence ou à des boutiques de cadeaux qui faisaient office d'arrêts d'autobus quelques fois par jour. Là, le changement était plus évident. Des constructions apparaissaient et disparaissaient apparemment au petit bonheur. (*On cueille des petits pois¹, puis on jette les cosses striées et craquantes en tas parmi les rangs de citrouilles.*) Une rangée de maisons en bois décrépit avait été rasée et remplacée par un petit centre commercial. Un long motel vert et jaune avait poussé dans ce qui était jadis un champ de maïs. Une maison de ferme à trois étages aux dentelles de bois ouvragées s'était métamorphosée en vaste résidence en stuc de style ranch dont la façade était un mur de fenêtres. De l'autobus, Helen pouvait maintenant regarder droit dans le salon. Elle vit une femme en robe de chambre bleue traverser la grande pièce blanche. Helen détourna poliment les yeux.

Helen Wingham était une femme de cinquante-quatre ans vêtue d'une blouse en soie de couleur pêche et d'une jupe noire bien coupée. Sa chevelure grise était courte et coiffée avec soin. Elle portait ses lunettes de lecture attachées à un cordon noir autour de son cou, comme s'il s'était agi de jumelles. (*On examine un panier d'outils de jardinage oublié sur la table de pique-nique.*) En apparence, Helen Wingham n'était ni plus ni moins qu'une femme blanche ordinaire. En la regardant, on s'attendait à ce qu'elle ait la tête pleine de recettes, de trucs pour la maison, d'astuces de jardinage, de motifs de tricot et de charmantes anecdotes à propos de sa famille.



1. 'American Wonder', la meilleure variété. Helen commande les semences par catalogue. Les cosses vertes et rebondies pendent au bout de grilles délicatement enroulées autour de tuteurs et de grillage à poule. Helen aime manger les pois crus quand ils sont encore jeunes et tendres. Plus tard dans la saison, elle les fait cuire dans de la crème avec du persil et des petits oignons.

Helen avait posé son grand sac à main sur le siège libre à côté d'elle de façon à ce que personne ne s'y assoie. Elle appréciait le trajet en autobus parce qu'il lui permettait de rester assise en silence et d'observer le paysage tandis qu'elle imaginait quelques couches anciennes et parfois angoissantes de sa personnalité se détachant d'elle comme les kilomètres qui se déroulaient derrière. (*On sort un couteau de poche² du panier.*) Au moment où elle descendrait de l'autobus, elle s'attendait à être, si ce n'est une personne tout à fait nouvelle, du moins un *moi* tout à fait nouveau.

Chez elle, dans sa petite ville, elle n'était pas sociable non plus. Elle ne passait pas ses après-midi à siroter du café dans les cuisines bien équipées des autres femmes de la ville. (*À l'arrière de la maison, on découpe un trou dans la moustiquaire de la fenêtre de droite du sous-sol, laquelle a été laissée entrouverte.*) Les relations qu'elle entretenait avec elles se limitaient à ce qu'exigeait la civilité la plus élémentaire : une salutation polie, une remarque positive ou négative au sujet de la météo et, à l'occasion, une brève observation sur le succès ou l'échec de quelque entreprise ou événement local. Helen supposait, avec raison, qu'on la considérait comme une sorte d'excentrique, distante mais inoffensive, assurément. (*On passe la main dans le trou et on décroche la moustiquaire.*) Il est vrai qu'Helen ne se mêlait guère aux autres, mais ce n'était pas inquiétant ; elle n'était pas comme ces monstres au sujet desquels (après que des ossements humains ont été découverts dans leur tas de compost ou qu'ils ont perdu la carte et empoisonné le



2. Couteau pour dame à trois lames, acier de la plus haute qualité, mitre en argent allemand, poignée de 12 cm en os de cerf. Helen possède ce couteau depuis toujours. Elle s'en sert pour couper les feuilles et les fleurs mortes dans le jardin. Il lui arrive de l'utiliser pour trancher des limaces en deux. Quand elle a fini de jardiner, elle enlève la terre de sous ses ongles à l'aide de la plus petite des trois lames.

camelot et son chien) les voisins, qui n'avaient rien vu venir, hébétés, se sentent obligés de répéter : « On ne l'a jamais vraiment connue ! Elle ne se mêlait pas aux autres, mais elle semblait plutôt gentille. Comment est-ce qu'on aurait pu savoir ? »

Helen vivait seule dans une vaste maison victorienne en briques rouges au nord de la ville depuis vingt ans. Pourtant, les gens du coin ne savaient quasiment rien d'elle. (*On enlève la moustiquaire et on se glisse dans le sous-sol, qui est frais, plongé dans l'ombre, après la chaleur implacable et éblouissante de la cour.*) Ils savaient qu'elle venait d'une famille riche, qu'elle était instruite, qu'elle avait vécu dans la grande ville pendant trente-quatre ans, puis hérité d'une certaine fortune et déménagé dans leur petite ville. Elle n'avait jamais été mariée. Elle n'avait ni enfants ni animaux. Au cours de ces vingt années, elle avait eu peu de visiteurs et apparemment aucun prétendant. Elle menait une existence très tranquille et ne dérangeait personne. (*On raccroche la moustiquaire, on essuie la lame et le manche du couteau de poche, qu'on dépose sur un grand panier à pique-nique³.*) Pour sa part, Helen soupçonnait que les gens de la ville étaient à la fois troublés et déçus par elle. Elle était bizarre, peut-être un peu, mais pas *assez* bizarre. Elle n'était pas de ces personnages dont les petits patelins font leurs légendes.

Les gens de la petite ville avaient depuis longtemps abandonné leurs espoirs de scandales pour retourner vaquer à leurs occupations. « Vivre



3. Orme commun, couvercle double à penture au milieu, fermoirs en laiton, doublure en vichy. Helen ne sait pas exactement d'où vient ce panier. C'est l'un de ces objets qui ont toujours été là. Elle ne s'en est jamais servie pour un pique-nique. Il est plein de choses inutiles : vieux tournevis, balle de baseball dont le cuir pèle, rouleau de fil de cuivre, lampe de poche cassée, deux cadenas sans clef, entrailles d'un vieux réveille-matin. Helen ne sait pas exactement non plus d'où viennent ces choses. On dirait que la vieille maison a le pouvoir d'accumuler de tels objets toute seule.

et laisser vivre, c'est ce que je dis tout le temps ! » C'est ce qu'ils disaient tout le temps quand le nom d'Helen était prononcé dans une conversation au bureau de poste ou au comptoir de commandes du catalogue Sears à l'arrière de la pharmacie, ou à une table de cuisine, parmi les femmes qui, en causant, s'interrogeaient à son sujet, et qui auraient bien voulu savoir quel était son secret. (*On monte l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée.*) Ces femmes auraient voulu être invitées à entrer dans la maison d'Helen, mais aucune n'avait jamais franchi le vestibule en ces rares occasions où l'une d'elles s'était présentée à la porte pour le recensement, pour vendre des billets de tombola, pour amasser des fonds pour la Société du cancer ou l'Armée du Salut. (*On est dans la cuisine.*) Tout ce qu'elles pouvaient dire, de ce poste d'observation, c'est que la maison était propre et que le terrain était bien entretenu, à l'avant comme à l'arrière. (*On ouvre les portes en vitre du vaisselier.*) Helen, elles le savaient, n'avait ni femme de ménage ni jardinier et elles ne pouvaient s'empêcher de l'admirer.

Pour l'essentiel, le « secret » d'Helen consistait en ce qui lui permettait de se passer d'un homme (voire *des hommes*), de vivre seule toutes ces années, supposaient-elles, sans avoir à faire de compromis, à capituler ou à offrir des repas nutritifs, des vêtements propres et des rapports sexuels satisfaisants sur demande.

Quant à Helen, elle connaissait le visage de ces femmes mais pas leur nom, du moins pas leur prénom. (*On effleure les assiettes, les bols, le pot à lait, le service à thé⁴ de huit pièces sur la tablette du milieu.*) Elle les connaissait comme M^{me} Henderson, M^{me} Adams, M^{me} Jensen, M^{me} James. Souvent elle les confondait. Pour leur part, ces dames lui donnaient du « M^{lle} Wingham », mais entre elles l'appelaient « Helen » avec une familiarité désinvolte qu'elles n'avaient pas méritée. (*On fait couler l'eau froide dans le rutilant évier d'acier inoxydable.*) Parfois, Helen aurait voulu pouvoir donner à ces femmes ce qu'elles désiraient, bien qu'elle ignorât exactement de quoi il s'agissait.

Même si, en apparence, Helen Wingham aurait pu passer pour l'une des leurs, ces femmes savaient, dans leurs cœurs de dames de petite ville, qu'elle n'était pas de leur coterie. Elles savaient qu'elle n'avait pas la tête pleine de recettes, de motifs ou d'histoires assommantes au sujet de sa famille. (*On remplit la bouilloire en cuivre et on la dépose sur le brûleur de droite, à l'avant de la cuisinière au gaz, où fuse une jolie flamme bleue.*) Ces femmes savaient que, en comparaison, Helen Wingham était exotique et mystérieuse, à jamais insaisissable. C'étaient là des qualités qui faisaient qu'elle leur plaisait ou ne leur plaisait pas, des distinctions informelles qu'elles lui enviaient ou bien lui reprochaient selon les jours.

L'autobus traversait maintenant les vastes banlieues s'étendant en périphérie de la ville. Chaque année, Helen remarquait que l'on pouvait être en ville un long moment avant d'y arriver véritablement. (*On redescend au sous-sol et on revient à la cuisine avec deux gros pots Mason⁵ et trois boîtes de carton vides.*) Elle sortit sa trousse de maquillage, se



4. Service à thé pour deux personnes en porcelaine de Carlsbad orné d'une gerbe de roses roses et de feuilles vertes. L'ensemble comprend une théière, un sucrier, un pot à crème, deux tasses, deux soucoupes et un plateau assorti en porcelaine fine. Sept des pièces sont en parfait état, mais le bec du crémier est légèrement ébréché. Le service à thé a plus de cent ans et est très fragile, de sorte qu'Helen s'en sert rarement, sauf lors d'occasions spéciales telles que Noël, Pâques et son anniversaire, le 15 septembre.



5. Relish aux pêches et aux poivrons : au robot culinaire, hacher 2 piments rouges et 12 poivrons rouges, y compris les graines. Ajouter les piments et les poivrons à 12 grosses pêches (pelées et coupées en dés), 1 tasse de vinaigre blanc et 1 cuillerée à thé de sel dans une grande marmite à confiture. Ajouter 4 moitiés de citron. Faire mijoter doucement pendant une heure. Retirer les citrons et incorporer 5 tasses de sucre blanc. Faire bouillir encore une demi-heure ou jusqu'à ce que le mélange ait épaissi. Mettre en pots et sceller. Helen connaît cette recette par cœur.

peigna les cheveux et se remit du rouge à lèvres pendant que l'autobus attendait à un feu de circulation. Il était tout juste midi quand ils arrivèrent au centre-ville et les énormes immeubles de bureaux laissaient échapper des femmes minces en robe sans manches et des hommes de haute taille en chemise blanche froissée dans les rues miroitantes. (*On prend une boîte de thé dans l'armoire, on dépose les feuilles dans la théière et on verse l'eau fumante de la bouilloire qui siffle.*) La circulation était congestionnée et lente. Des chauffeurs impatients, excédés par la chaleur, klaxonnaient en vain, apparemment plus pour l'effet que dans l'espoir d'accomplir quoi que ce soit.

Enfin l'autobus entra lentement dans le terminus et Helen et les autres passagers descendirent. Elle récupéra sa valise du ventre du bus et grimpa dans un taxi qui la conduisit à l'hôtel.

Helen descendait chaque année au même hôtel. Ancien mais vieillissant avec grâce, petit mais luxueux, c'était un édifice en pierres grises de trois étages situé dans une petite rue donnant sur une des artères principales de la ville. (*On est assis à la table de la cuisine et on regarde la route déserte à travers les rideaux de dentelle blancs⁶ tout en sirotant une tasse de thé noir fumant.*) L'hôtel était assez cher, même pour la ville, mais Helen estimait qu'il en valait largement le coût en raison des commodités qu'il offrait.

Le concierge était un bel homme d'un certain âge du nom de Frederick qui accueillait maintenant Helen par son nom : « Bienvenue,



6. Dentelle de Nottingham, bordure simple, centre en point d'esprit, merveilleux aspect dentelle de Bruxelles. Helen lave ces rideaux (et une paire semblable, accrochée dans sa chambre) à la main deux fois par année dans la baignoire puis les suspend sur la tringle à rideau de douche pour les faire sécher. Quand elle les remet aux fenêtres, ils sont souples et odorants comme des cheveux fraîchement lavés.

mademoiselle Wingham. Quel plaisir de vous revoir chez nous. » Frederick resta debout près d'Helen tandis qu'elle s'enregistrait, et sa valise fut emportée par un chasseur. (*On lave la tasse et la soucoupe, puis la théière, et on les dépose ainsi que le reste du service près des pots Mason dans l'une des boîtes de carton.*) Puis il l'escorta jusqu'à sa chambre au troisième étage.

Dans la chambre se trouvait un grand lit moelleux à colonnes recouvert d'une épaisse douillette ourlée de broderie et de dentelles. (*On est dans le couloir.*) Un chocolat à la menthe enveloppé dans du papier d'argent reposait sur l'oreiller et un bouquet de fleurs fraîchement coupées avait été disposé sur la table de chevet. (*On est dans le salon.*) Dans la salle de bains bleue et immaculée, il y avait un bol en cristal rempli de pot-pourri sur le comptoir en marbre du meuble-lavabo, une robe de chambre blanche et confortable suspendue à un crochet derrière la porte, et un téléphone fixé au mur près de la toilette.

Frederick traversa la pièce à longues enjambées et, d'un mouvement ample, ouvrit les tentures vert foncé. (*On est assis dans le fauteuil lie-de-vin près de la baie vitrée, les deux mains posées sur les napperons blancs étalés sur les accoudoirs.*) Charmant et affable, avec une galanterie à l'européenne, Frederick s'enquit de la santé d'Helen et de son bien-être général au cours de l'année écoulée. Il était d'une politesse scrupuleuse, jamais indiscret ou importun.

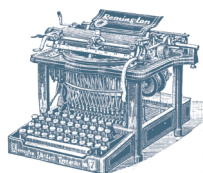
À l'époque où Helen avait commencé à faire ce voyage annuel en ville, Frederick était un beau jeune homme. (*On soulève une petite horloge*⁷



7. Dard de Cupidon, haute de 15 cm, plaquée bronze, munie d'un cadran ouvragé et d'un mouvement d'Ansonia. Bien qu'elle ait été fort peu touchée par le dard de Cupidon au cours de son existence, Helen n'en adore pas moins sa petite horloge. Le fait qu'elle n'ait jamais été précise lui semble d'une certaine façon approprié dans le cas d'un objet de désir. L'horloge est jolie mais inutile et il y a longtemps que l'aile gauche de Cupidon s'est détachée et a disparu.

posée sur le manteau de la cheminée.) Durant l'un de ses premiers séjours, Helen avait rêvé de Frederick, un rêve érotique dans lequel il venait la rejoindre dans son lit à colonnes ; il avait les bras si puissants, la peau si douce, la langue si agile, et le pénis si amical et si gros. Elle s'était réveillée entortillée dans ses draps, humide et affreusement gênée. Pendant le reste de ce séjour, elle avait évité Frederick. S'il avait remarqué son étrange comportement ou s'était interrogé à ce sujet, il avait bien sûr été trop discret pour en faire mention. (*On remarque une machine à écrire⁸ noire et massive dans une armoire en chêne près du canapé.*) L'année suivante, Helen avait réussi à chasser le rêve de son esprit et était de nouveau capable d'agir normalement en présence de Frederick.

Toutes ces années plus tard, elle ne songeait plus que rarement au rêve qu'elle avait fait, sauf lorsque Frederick lui disait, chaque année : « Sachez que je suis à votre disposition, mademoiselle Wingham. Je ferai tout en mon pouvoir afin de rendre votre séjour agréable. Tout. » C'est exactement ce que Frederick avait dit dans le rêve tout en soulevant sa robe de nuit et en enfouissant sa bouche entre ses cuisses. (*On pose ses deux mains sur le clavier et on tape : Portez ce vieux whisky au juge blond qui fume, mais il n'y a pas de papier dans la machine et les mots tombent, invisibles, sur le rouleau de caoutchouc noir.*) C'est exactement ce qu'il disait maintenant en reculant vers la porte et Helen le remercia avec une réelle gratitude, à la fois pour sa courtoisie et pour tout ce qu'il avait fait pour elle dans le rêve. Helen et Frederick se serrèrent la main avec chaleur et elle lui glissa un billet de dix dollars dans la paume.



8. Remington, mécanisme entièrement en métal et touches en acier, comprend lettres minuscules et majuscules, 78 caractères y compris nombres, symboles, signes de ponctuation et fractions. Malgré son âge avancé, la machine est en excellent état, sauf les touches *m* et *p*, qui collent. Helen s'en sert essentiellement pour écrire à des avocats et à d'autres professionnels, correspondance d'affaires dont elle estime qu'elle doit avoir l'air aussi professionnelle que possible. Une fois, elle a voulu taper l'histoire de sa vie mais s'est rendu compte qu'elle ne savait par où commencer.

Puis Helen défit sa valise, se rafraîchit et descendit. Elle dîna dans la salle à manger de l'hôtel. (*On est dans le couloir.*) Elle commanda du gaspacho, des champignons farcis, un soufflé aux asperges et une petite salade César. (*On est dans la bibliothèque.*) Chez elle, quand elle prenait la peine de dîner, elle se contentait le plus souvent de pain et de thé, parfois d'un bagel avec du fromage à la crème et un peu de la relish aux pêches et aux poivrons qu'elle préparait elle-même. Helen s'émerveilla un instant du fait qu'être en ville lui donnait toujours une faim de loup, puis elle commanda une crème brûlée aux bleuets pour dessert.

Quand elle sortit dans la rue, Helen Wingham était devenue celle qu'elle était lorsqu'elle se trouvait en ville. Elle se frayait un chemin avec fluidité sur les trottoirs achalandés, sans heurter qui que ce soit ni croiser le regard de quiconque, contournant habilement ceux qui traînaient la patte, ignorant les quelques itinérants qui campaient dans des entrées d'édifices. (*On feuillette une volumineuse encyclopédie⁹ ouverte sur un lutrin en métal.*) Helen était heureuse de voir combien elle s'adaptait rapidement à ce retour en ville, combien elle devait déjà ressembler à tous ceux qui l'entouraient : décidée, préoccupée et totalement impossible à approcher. Elle se sentait vive et confiante. (*On est dans le couloir.*) Naviguer dans la ville, c'était comme monter à vélo : une fois qu'on savait, on ne l'oubliait jamais. C'était simplement

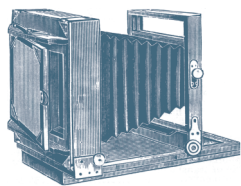


9. *New Illustrated Universal Encyclopedia: The Book of a Million Facts*, publiée en Grande-Bretagne en 1923, 1 280 pages, dont 16 nouvelles cartes. Helen aime à écumer ce livre à la recherche d'entrées amusantes. Elle se délecte de « Cuisine pour la maisonnée moderne », où figurent des recettes de délices tels que : soupe à l'os, soupe à la tête de mouton, œufs pour les invalides, salade substantielle et côtelettes de mouton en embuscade. Elle apprécie particulièrement « Le nouveau médecin de la maisonnée » qui, en plus de donner des renseignements sur différents maux graves, présente aussi des remèdes et des conseils pour des affections telles : Chevilles, faibles ; Haleine, répugnante ; Pieds, suants ; Ongle, incarné ; et Écrivain, crampe de l'.

une série de manœuvres physiques qui, si elles étaient exécutées dans le bon ordre et au bon rythme, lui permettraient de circuler sans encombre. (*On est dans la salle de musique.*) Bien qu'Helen n'ait pas enfilé de patins ou enfourché de vélo depuis l'enfance, elle ne doutait pas de pouvoir faire ces choses si elle le voulait. (*On s'assoit au piano mais on ne sait pas lire la musique, aussi pose-t-on doucement une main sur le clavier, silencieux.*) Helen supposait, avec raison, que les gens de la petite ville auraient peine à la reconnaître en ce moment.

À la maison, elle avait parfois l'impression d'être trop rêveuse, flottant sans but dans les pièces de sa robuste demeure, ancrée au vrai monde uniquement par la solidité de la maison elle-même et par la résonance à haute fréquence des objets dont elle la remplissait. (*On regarde, à travers le viseur d'un gros appareil photo¹⁰ brun et noir, un miroir serti dans un cadre doré accroché sur le mur face au piano.*) Il arrivait à Helen de se figurer le toit de sa demeure comme un couvercle qui l'empêchait d'être emportée, c'était tout ce qui la séparait d'une poche de ciel vers laquelle elle n'était pas encore prête à s'élever. Helen soupçonnait parfois qu'elle se cachait, après s'être fermement barricadée entre ces murs bien garnis, s'occupant consciencieusement de ses affaires et s'attendant à ce que les autres fassent de même.

Helen arriva à sa librairie préférée. (*On est dans le couloir.*) C'était une pièce longue et étroite meublée d'étagères allant du sol jusqu'au plafond qui nécessitaient le recours à une échelle à l'ancienne pour



10. Appareil photo Normandie, dos à deux positions, verre dépoli activé par ressort toujours en position, jamais gênant. Boîtier compact en acajou poli étincelant, ferrures finement travaillées. Bien sûr, cet appareil ne fonctionne plus. Mais Helen se plaît à imaginer que, s'il était toujours fonctionnel, les photographies qu'il prendrait seraient semblables à des hologrammes qui, examinés selon un angle précis et sous la bonne lumière, révéleraient le spectre entier des émanations (fantômes du passé, de l'avenir et de la vérité) qui planent sous les surfaces les plus anodines du monde présent et visible.

atteindre les livres les plus hauts. Les vendeurs portaient des chaussures à semelles de caoutchouc et des vêtements sobres. Ils ne vous embêtaient pas à moins que vous leur demandiez de l'aide. (*On monte l'escalier en chêne vers le premier étage.*) De la musique classique de bon goût jouait quelque part près du plafond.

Helen se dirigea d'abord vers la section des biographies. (*On s'arrête sur le palier et on décroche une petite peinture¹¹ du mur.*) Bien qu'elle ne goûtât guère la compagnie des êtres humains en chair et en os, Helen aimait bien lire à leur sujet, surtout quand ils jouissaient de quelque notoriété dans un domaine artistique, en particulier s'ils avaient vécu des existences tourmentées et tumultueuses. Même si son désir d'intimité occupait une place cruciale dans sa vie, elle ressentait un frisson en espionnant les désordres émotionnels et les agissements scandaleux qui émaillaient l'existence de ces gens célèbres. (*On regarde à l'intérieur de quelques pièces le long du couloir du premier étage, mais on n'entre dans aucune.*) Helen aimait spécialement les biographies qui comprenaient des photographies du sujet bébé dans les bras de sa mère, jeune enfant parmi une nombreuse classe d'autres enfants non identifiés, adolescent au physique ingrat dans une fanfare ; des



11. *Angel of Furnace Ascending*, par L. C. Moffat, signé et daté de 1891, huile sur toile, 20 cm x 30 cm, cadre en bois sculpté. Helen ne connaît rien de ce peintre, ni son âge, ni son origine, ni son sexe. Elle a toutefois l'impression que L. C. Moffat devait être une femme. Cette impression lui vient des coups de pinceau, superposés de façon soignée, et des couleurs, riches et lumineuses. Elle sait que Furnace est un petit village du Strathclyde, dans l'ouest de l'Écosse. Mais elle aime à croire que la peinture représente plutôt le bon ange *de la fournaise*, qui garde les gens au chaud l'hiver. Il lui plaît d'imaginer ainsi des anges aux objets : les anges des cheminées, des lampadaires et des fenêtres ; les anges des théières, de la coutellerie et des bouilloires ; les anges des asperges, de la rhubarbe et des œufs. Ces jours-ci, elle affectionne particulièrement les anges des poignées de porte.

photographies du sujet bras dessus bras dessous avec divers conjoints et amoureux, des pièces où le sujet avait déjà dormi, mangé, copulé et reçu des invités ; des photographies des jardins, des enfants, des animaux familiers, des arbres de Noël, des gâteaux d'anniversaire, des couronnes funéraires. (*On tourne la poignée de porte en porcelaine blanche de la dernière pièce sur la droite.*) Quand elle lisait l'un de ces livres, Helen tournait les pages jusqu'à ces photos qui lui paraissaient semblables aux notes de bas de page de l'histoire, le lieu où tous les secrets pouvaient être dévoilés, le lieu où la véritable histoire pouvait être déchiffrée, et la somme de la vie du sujet, peut-être calculée.

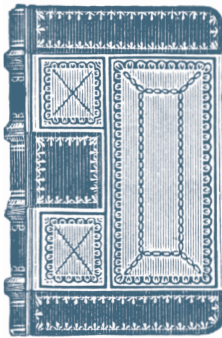
Quand elle en eut fini à la librairie, Helen avait accumulé suffisamment de livres pour remplir trois boîtes de carton. (*On entre dans la chambre d'Helen, qui surplombe la cour.*) À la dernière minute, elle ajouta un coffret de cinq volumes à couverture rigide intitulé *Histoire de la vie privée* puis fit les démarches nécessaires pour que les boîtes soient livrées chez elle au début de la semaine suivante.

De retour à sa chambre, elle ferma les tentures pour se protéger de la chaleur, augmenta la climatisation et ôta sa robe. Elle enfila la robe de chambre fournie par l'hôtel et commanda un souper léger au service aux chambres. (*On ouvre les portes de l'armoire en chêne.*) Après avoir mangé, Helen s'installa confortablement dans le lit, alluma la télévision et regarda un concert de l'Orchestre philharmonique de Boston. (*On effleure les blouses d'Helen, ses robes, ses jupes et nombre de couvre-chefs ridicules rangés dans le tiroir du bas.*) Après le concert, elle éteignit les lumières et dormit à poings fermés, parfaitement en sécurité et satisfaite, sans être dérangée, pendant toute cette nuit d'été, par des rêves de Frederick ou de qui que ce soit d'autre.

Au matin, elle se leva tôt comme à son habitude, prit son bain et s'habilla. (*On ouvre le tiroir du haut de la commode en acajou.*) Elle descendit, salua l'omniprésent Frederick et sortit dans la rue.

Après avoir marché une demi-heure dans les rues quasi désertes, Helen retourna à l'hôtel pour y prendre son déjeuner. (*On effleure les petites culottes d'Helen et une combinaison-jupon de soie blanche.*) Puis elle passa la majeure partie de la journée à fureter dans les nombreuses boutiques d'antiquaires du quartier. (*On extrait un carnet¹² à la reliure de cuir enfoui sous les sous-vêtements d'Helen et on découvre que les pages lignées de bleu sont couvertes de la petite écriture nette d'Helen.*)

Les premières années de ce voyage annuel en ville, Helen visitait ces boutiques essentiellement pour y trouver des meubles. Chaque année, elle en avait acheté quatre ou cinq importantes qu'elle avait fait livrer chez elle. Ces merveilleuses antiquités remplissaient maintenant toutes les pièces de sa maison. (*On ouvre un à un les quatre tiroirs du coffre à bijoux en acajou, on passe les doigts à travers les colliers, broches, bracelets, boucles d'oreilles, montres et bijoux en or et en argent, mais on ne prend rien.*) Helen achetait ces antiquités pour les moments de pur bonheur qu'elles lui procuraient chaque fois qu'elle entrait dans une pièce et les y découvrait. Tous les jours, leur simple vue provoquait en elle une bouffée de satisfaction étonnée. C'était comme lorsqu'elle surprenait son reflet dans la vitrine d'une boutique tandis qu'elle marchait dans les rues de la ville. (*On sort un grand album de photos¹³*)



12. Cuir véritable cousu main, bourgogne et noir, signet en soie noire cousu, papier chiffon de la meilleure qualité, 300 pages lignées. Ce n'est pas tout à fait un journal, plutôt un carnet de notes qu'Helen a tenu sporadiquement au cours des vingt dernières années. Les entrées consistent en des notes sténographiées au sujet de sa vie quotidienne, et elle y recopie à l'occasion des faits insolites glanés au fil de ses lectures. Elle aime se replonger dans ces jours choisis de sa vie. Elle aime savoir que le 28 septembre 1981, il a plu toute la journée, qu'elle a mangé pour souper des côtelettes de porc, du brocoli et une pomme de terre au four, pris un rendez-vous pour faire ramoner la cheminée et noté que le pôle d'inaccessibilité est le lieu en Antarctique le plus éloigné, dans tous les sens, des mers qui l'entourent.

d'une bibliothèque vitrée près de la fenêtre.) En apercevant cette femme cosmopolite qui avançait avec tant de gracieuse détermination, Helen songeait : « Ah, quelle allure a cette femme ! » dans la seconde qu'il lui fallait avant de se reconnaître.

Mais quel que soit l'amour qu'Helen portât à ses possessions, force lui était d'admettre que tôt ou tard les objets les plus extravagants de son affection ne seraient plus que des meubles. (*On entend du bruit dehors, peut-être une bicyclette qu'on appuie contre la maison, des pas qui remontent l'entrée et passent dans le jardin en bas.*) Puis elle retournait en ville et en achetait d'autres. Après dix ou douze ans de ce manège, la maison pourtant vaste d'Helen renfermait tout le mobilier élégant qu'elle pouvait contenir. (*On se tient juste à droite de la fenêtre de la chambre d'Helen, et on regarde le gamin du voisinage qui déroule le boyau et entreprend d'arroser le jardin.*) Maintenant, Helen écumait les boutiques d'antiquités à la recherche de trésors plus menus, de précieux fragments d'existence d'inconnus morts depuis longtemps qu'elle pourrait s'approprier, leur histoire entière s'offrant à son emprise, tous leurs rêves s'offrant à son imagination.

Ce jour-là elle découvrit, entre autres choses, une harpe-jouet miniature dotée de dix-sept cordes accordables ; une mallette de voyage



13. Album bleu luxueux à la couverture ornée d'une photo de six enfants sous celluloïd, pages intérieures teintées décorées de motifs floraux or, ouvertures prévues pour 48 photographies. Helen a acheté cet album déjà rempli il y a près de quinze ans. Les gens figurant sur les photos qu'il contient sont des inconnus parfaitement morts. Elle ne connaît d'eux que leurs noms notés au dos ou au bas des clichés : *Gertrude et Walt, Janey et petit Luke, Charlotte et Tiny (chien)*. Il arrive que d'autres détails soient fournis : *Lindsay au chalet, Blackstone ; Edith en vacances, Angleterre ; Maurice à son vingt et unième anniversaire au château*. Chaque photo est un mystère. Chaque œil, chaque coude, chaque assiette, chaque tiroir, les moindres sujets et objets innocents attendent de déverser leurs secrets comme des perles. Helen attend toujours de les recevoir.

pour homme en peau d'alligator contenant encore peigne, brosse à dents, rasoir et affiloir ; un ensemble de croquet comprenant huit boules, d'élégants maillets rayés et des arceaux plaqués cuivre.

Puis elle rentra à l'hôtel et fit une sieste, soudainement épuisée après tout ce magasinage à la chaleur. (*On s'éloigne de la fenêtre, on s'assoit au bord du lit d'Helen et on reste immobile jusqu'à ce que le gamin remonte sur son vélo et s'en aille.*) Elle passa la soirée sensiblement comme la veille. Mais ce soir-là, elle fut plus longue à s'endormir.

Ce soir-là, elle resta allongée sans trouver le sommeil pendant un long moment, heureuse de se laisser bercer par un sentiment tout neuf concernant les possibilités s'offrant à elle. (*On se lève et on lisse les plis de l'édredon ajouré de ses deux mains qui tremblent légèrement.*) Ici, dans la ville, Helen se trouvait enhardie. Ici, elle avait l'impression de pouvoir faire tout ce qui lui passait par la tête. Tout. Ici, elle croyait encore que sa vie pouvait changer. Il n'était pas trop tard. À tout moment, elle pouvait se réveiller et se découvrir vivant une existence tout à fait autre.

Chez elle, Helen n'aimait pas considérer le changement. (*On redescend l'escalier jusqu'à la cuisine.*) Là, elle était réconfortée par le caractère répétitif de ses journées solitaires. Elle prisait la stabilité, la sécurité et la paix d'esprit. Elle évitait tout ce qui était susceptible d'occasionner de l'anxiété, de la confusion, de la déception ou une stimulation excessive. (*On dépose les trois boîtes de carton pleines dans le couloir du fond.*) Chez elle, lorsque Helen songeait à l'avenir, elle espérait simplement pouvoir vivre exactement la même existence pour le reste de sa vie. (*On sort dans la cour, on déroule le boyau d'arrosage et on fait couler l'eau sur une petite plate-bande que le gamin a négligé d'arroser.*) Parfois, la nuit, l'espoir d'Helen prenait la forme d'une prière : « S'il vous plaît, mon Dieu, laissez-moi simplement tranquille. »

Mais ici, dans sa chambre d'hôtel, elle restait étendue sans dormir pendant des heures à s'imaginer dans toutes sortes de situations

nouvelles et étonnantes. (*On sort par la porte arrière, qu'on s'assure de verrouiller derrière soi, en portant les boîtes, une à une, jusqu'à une voiture grise de taille moyenne garée cent mètres plus bas sur la route, sur l'accotement, à l'ombre d'un bosquet de bouleaux pleureurs.*) Elle pourrait voyager. Elle pourrait visiter le Parthénon, la tour Eiffel, les pyramides, le sphinx. Elle pourrait prendre un navire et voguer lentement jusqu'en Chine. Elle pourrait vendre la maison et acheter une villa dans le sud de la France. En fait, elle pourrait *garder* la maison et *tout de même* acheter une villa dans le sud de la France. Elle pourrait refaire la décoration en style scandinave moderne. Elle pourrait se teindre les cheveux en roux. Elle pourrait écrire un livre. Elle pourrait apprendre à piloter un avion. Elle pourrait se marier, pour l'amour du ciel !

Mais au matin, Helen ne fit aucune de ces choses. (*Lors du dernier voyage à la voiture, une familiale brune passe tout près, avec deux enfants en larmes et un chien qui aboie sur la banquette arrière, et la femme préoccupée qui est au volant ne remarque pas cette personne à l'allure familière qui porte une boîte de carton sur la route de campagne en plein soleil, ou n'y prête pas attention.*) Au matin, Helen se leva beaucoup plus tard qu'à son habitude et savoura un somptueux brunch à la salle à manger de l'hôtel. Elle resta assise un long moment à siroter son café et à goûter aux abondantes offrandes de la table des desserts.

Enfin repue, Helen monta à sa chambre, prit ses vêtements dans l'armoire, ses articles de toilette sur le meuble-lavabo en marbre, et refit sa valise, effaçant toute trace d'elle de la chambre.

L'autobus devant la ramener chez elle ne partait pas avant quinze heures. (*On s'éloigne en roulant lentement, sur la route de campagne, jusqu'au centre de la petite ville.*) Elle descendit dans le hall décoré de façon à ressembler à un salon à l'ancienne meublé de fauteuils généreusement rembourrés, de lampes antiques sur des tables soigneusement polies, de tapis persans usés sur le plancher de bois franc. (*On s'engage dans l'entrée d'un bungalow au revêtement d'aluminium jaune pâle et aux bordures*

noires, avec des géraniums rouges et blancs dans des bacs à fleurs aux fenêtres, deux buissons de cèdre bien taillés flanquant la porte d'entrée.) En fait, le hall de l'hôtel ressemblait au salon d'Helen, qu'elle commençait à avoir hâte de retrouver. Elle était toujours contente de partir pour la ville, mais toujours contente de rentrer chez elle aussi. C'était grisant de se sentir ainsi aventureuse et confiante, grisant mais épuisant, et il lui tardait de retrouver son *moi* essentiel, rêveur et confortable.

Dans le hall, Frederick lui demanda si elle avait apprécié son séjour. Oui, bien sûr, elle l'appréciait chaque fois, tout avait été merveilleux. (*On ouvre la porte de métal jaune à l'aide de la commande à distance dans la voiture et on entre dans le garage.*) Ils bavardèrent aimablement de tout et de rien puis, comme l'heure du départ d'Helen approchait, Frederick fit descendre sa valise par le chasseur tandis qu'elle réglait sa note. Il porta la valise jusque dans la rue et héla un taxi. De nouveau ils se serrèrent la main avec chaleur, en attendant de se revoir, dirent-ils tous les deux, l'année suivante, et Helen lui glissa un autre billet de dix dollars dans la paume.

Le trajet en autobus pour rentrer parut, comme chaque fois, plus court qu'à l'aller. (*On apporte les boîtes une par une dans la cuisine du bungalow.*) Helen regardait le paysage qui défilait maintenant à l'envers tandis que la ville se détachait d'elle comme la peau après un coup de soleil. Elle songea à tous ses achats et ressentit une immense satisfaction.

À dix-sept heures, Helen Wingham déverrouille sa propre porte arrière et retrouve avec gratitude son propre vestibule. Elle y laisse sa valise, porte déverrouillée, et entre dans la cuisine en souriant. (*On a défait les trois boîtes et aligné les objets sur la table de la cuisine.*) Helen trouve rassurant de se voir reflétée dans chaque objet, et au-delà d'elle-même se dessinent les reflets de toutes les autres mains qui les ont

touchés, de toutes les autres vies que ces objets pleins d'innocence ont croisées au fil du temps. (*On a ouvert l'un des pots Mason avec un petit bruit, on a sorti une grande cuiller du tiroir à ustensiles, goûté à la relish aux pêches et aux poivrons, on l'a jugée délicieuse, et on a mis le pot au réfrigérateur.*) Oh, c'est tellement bon d'être chez soi !

La maison est chaude et étouffante, car toutes les fenêtres sont restées fermées depuis vendredi. (*On a fait de la place pour l'autre pot de relish dans le garde-manger à droite de l'évier et on a disposé le service à thé sur son plateau près des livres de recettes sur le comptoir.*) Helen ouvre la fenêtre de la cuisine et met la bouilloire sur le feu. Elle prend les accessoires à thé de tous les jours dans l'armoire et une minuscule cuiller¹⁴ sur un support en bois au mur.

Elle s'assoit à la table de la cuisine et regarde la route déserte à travers les rideaux de dentelle blancs. (*On a trituré l'horloge Cupidon mais on a été déçu de constater qu'elle ne pouvait être ajustée de manière à donner l'heure exacte.*)

Ragaillardie, Helen traîne sa valise jusqu'à sa chambre à l'étage. (*On est entré dans le salon.*) Elle ouvre la fenêtre et admire le jardin. Le gamin du voisinage a de toute évidence bien fait son travail. Les légumes et les fleurs ont tous l'air robustes et vigoureux. Elle peut voir que certains haricots paraissent prêts à être cueillis, et que les pois



14. Argent sterling massif, 12 cm de long, souvenir du Venezuela, palmiers et puits de pétrole sur le manche, le mot *Caracas* gravé en lettres pansues linéales. Cette cuiller fait partie d'une collection de 24 cuillers qu'a achetée Helen, avec un présentoir en chêne, l'été précédent. Parmi ses préférées, outre la Venezuela, Pise, avec un manche tressé orné de la célèbre tour penchée, El Salvador, avec des palmiers et un homme sur une mule (pas une ombre d'agitation), le pays de Galles, avec un château sur le manche et le blason embossé sur le cuilleron. Helen aime posséder des souvenirs d'endroits où elle n'est jamais allée et n'ira sûrement jamais.

sont manifestement mûrs. (*Ne possédant ni foyer ni manteau de cheminée, on a déposé l'horloge sur la table basse à côté d'un plat de bonbons en forme de poisson et d'un volumineux assortiment de fleurs en plastique.*) Helen défait sa valise et range ses effets. Elle remarque que la porte droite de la bibliothèque vitrée est légèrement entrebâillée. À l'intérieur, tous les albums de photos de la tablette du milieu sont couchés. (*On a examiné les coins du salon à travers le viseur de l'appareil photo avant de le déposer sur la table basse à côté de l'horloge.*) Quand elle ouvre la porte pour les redresser, Helen se rend compte que l'album bleu n'est plus à sa place. C'est très inhabituel.

Helen se retourne et inspecte la pièce. Elle ne se rappelle pas la dernière fois qu'elle a regardé l'album. Elle vérifie sur les autres rayons de la bibliothèque, sur la table de chevet, dans le grand coffre¹⁵ au pied du lit. Elle va jusqu'à soulever l'édredon blanc ajouré pour regarder sous le lit.

Elle est brièvement prise de panique en songeant à la sénilité précoce ; n'avait-elle pas un cousin qui en était atteint, quels étaient donc les premiers signes ? (*On est retourné à la cuisine pour fouiller dans le tiroir fourre-tout à la recherche d'un marteau et d'un clou.*) Helen se reconforte en récitant les dix commandements. Tu ne tueras point. Tu ne commettras point d'adultère. Tu ne déroberas point. Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain. Sa mémoire semble intacte.



15. Coffre ouvragé recouvert de métal, à dessus plat et à coins arrondis, avec planchettes de bois franc incurvées et butoir de métal. Il n'y a rien d'important dans ce coffre : deux couvertures en laine, un linge à vaisselle sur lequel est imprimé un calendrier de l'année 1964, une housse de coussin ornée d'une image des chutes Niagara, une canne pliante à pommeau en forme de tête de chien et un châle de cachemire noir qu'Helen n'a jamais porté. Tous les matins, elle s'assoit sur ce coffre pour enfiler ses bas nylon.

Elle a chaud. Elle est fatiguée. Elle a faim. (*On a enlevé une reproduction encadrée des Tournesols de Van Gogh accrochée au mur derrière le canapé, on a planté un nouveau clou et accroché la peinture de l'ange.*) Peut-être ressent-elle un début de mal de tête derrière son œil. Peut-être plus tard, quand elle ira mieux, retrouvera-t-elle l'album photos.

Pour l'instant, elle va ranger sa valise et manger quelque chose. Il y a des bagels dans le congélateur, du fromage à la crème au frigo. Elle descend au sous-sol chercher un bocal de relish aux pêches et aux poivrons. (*On s'est assis sur le canapé et on a feuilleté l'album photos, observant les visages d'étrangers à la posture raide photographiés devant des guéridons où sont posées des plantes, près de pianos à queue et de divers animaux de compagnie.*) Helen aurait pu jurer qu'il lui restait deux bocaux de relish. Mais là où ils devraient être, il n'y a qu'un espace vide sur la tablette.

Helen commence à s'inquiéter. Elle imagine les bocaux de relish, l'album de photos, tous les autres objets dans sa maison, les livres, les tables, les commodes, le secrétaire à cylindre et la chaise berçante¹⁶, tout cela qui change de place en son absence dans une danse macabre de l'inanimé.

Et puis elle voit. (*On a regardé pendant un long moment la photographie d'une femme au visage sévère tenant un bébé gras et sérieux sur ses genoux.*)



16. Grande chaise berçante en chêne et rotin, solidement entretoisée, opulent siège en tapisserie. Ce fut l'un des premiers achats d'Helen il y a vingt ans. Elle s'y assoit pour lire le soir et est invariablement réconfortée par le grincement rythmé des patins cintrés sur le plancher de bois franc. Elle a déjà rêvé qu'elle berçait un bébé dans cette chaise. Le bébé tétait vigoureusement son sein gauche et elle fredonnait une berceuse. Dans la vraie vie, Helen n'aime pas les bébés.

Le couteau de poche sur le panier à pique-nique. Le trou dans la moustiquaire de la fenêtre. D'abord, elle est incapable d'esquisser un geste. Ses mains se portent à sa gorge. Elle a tout à coup froid dans la chaleur. Il ne lui vient pas à l'esprit que le malfaiteur puisse être encore à l'intérieur. Il ne lui vient pas à l'esprit d'abandonner la maison et de prendre ses jambes à son cou.

Elle ramasse le couteau, qu'elle examine. Elle se penche vers la fenêtre. (*On a saisi la lourde encyclopédie qui s'est révélée pleine de connaissances désuètes.*) Le trou dans la moustiquaire consiste en une incision verticale bien nette, une petite ouverture où elle peut tout juste passer sa propre petite main. Elle referme la fenêtre et la verrouille. Elle replie le couteau, le met dans sa poche. Elle remonte l'escalier du sous-sol.

Dans la cuisine maintenant elle voit le vide sur la tablette du milieu du vaisselier. (*On a écumé plusieurs sections de l'encyclopédie, y compris « Le Guide de l'Amateur de Chiens, avec Dictionnaire des Maladies canines et des Suppléments sur les Animaux domestiques, l'Élevage des Poules et des Abeilles ».*) Helen constate que le service à thé a disparu, mais pas les chandeliers en laiton, le plat à fruits en cristal de Bohême, le porte-cure-dents bordé d'or non plus que (Dieu soit loué!) le très rare support à cartes de visite¹⁷ orné d'un bouledogue. À l'évidence, le cambrioleur aux très petites mains était un amateur qui ne connaissait pas la valeur des antiquités. Helen a immédiatement soupçonné le



17. Éléant quadruple support à cartes plaqué argent, base ornée d'un bouledogue coulé en bronze. C'est une pièce originale qu'Helen adore pour deux raisons. D'abord, parce qu'elle lui rappelle combien elle aurait préféré naître à une époque plus ancienne, où les visiteurs se présentaient munis de cartes et où le monde était en toute chose un lieu plus raffiné. Ensuite, parce qu'elle aime l'expression drolatique sur la face disgracieuse du bouledogue. Malgré ce que les autres peuvent en penser, Helen a le sens de l'humour.

gamin du voisinage, bien sûr, mais que diable pourrait-il vouloir faire d'un service à thé de huit pièces ?

Helen sent les relents de son moi urbain se mobiliser pour affronter la situation : elle se montrera pratique avant de s'effondrer. Elle élucidera ce qui s'est passé avant de s'autoriser à se sentir profanée, ulcérée ou effrayée. (*Dans la section « Encyclopédie de Savoir général : Données essentielles sur tous les Sujets significatifs clairement énoncés et définis avec Exactitude », on a étudié des photos du Vésuve, de l'hôtel de ville de Stockholm et d'un aborigène australien armé de trois boomerangs.*) Surtout, elle ne pleurera pas, elle ne pleurera pas, elle ne pleurera pas, pas tout de suite.

Helen va de pièce en pièce pour constater l'étendue de ses pertes. Elle sait qu'elle devrait appeler la police, mais elle veut d'abord voir exactement ce qui manque. (*On a ouvert le calepin relié de cuir rempli de l'écriture d'Helen et on s'est dépêché de regarder la première page.*) Sa curiosité commence à l'emporter.

Dans le salon, l'horloge Cupidon et la machine à écrire ont disparu. Dans la bibliothèque, elle voit le lutrin vide où était posée l'encyclopédie. Il ne manque aucun autre livre. Aucun des autres livres n'a même été déplacé. (*On lit la première entrée, datée du 26 avril 1975, de toute évidence rédigée peu après qu'Helen eut emménagé dans la maison : Pluie. Côtelettes d'agneau, petits pois, pommes de terre purée, croustade aux pommes pour dessert. Boîtes presque vidées. Longue soirée tranquille. Sur une tête humaine moyenne on trouve 100 000 cheveux. Ils poussent de 0,25 millimètre chaque jour.*) Dans la salle de musique, seul l'appareil photo manque.

Helen monte à l'étage. La peinture de l'ange sur le palier a disparu. Elle passe la main sur la trace qu'a laissée le cadre sur le papier peint. (*On a sauté plusieurs pages et on a lu : 20 octobre 1979. Grand vent, les arbres gémissent tandis que leurs branches se dénudent. Feuilles à*

râtelier demain. Ragoût de bœuf, trop d'oignons. Incapable de dormir. Mal de tête. Engager quelqu'un pour installer doubles-fenêtres. Les sept péchés capitaux sont la colère, l'envie, l'avarice, la gourmandise, la luxure, l'orgueil et la paresse.)

Helen regarde dans chacune des pièces le long du couloir de l'étage, mais ne trouve rien qui cloche. Le seul bruit est celui d'une feuille morte tombant d'un grand figuier en pot au bout du couloir.

Elle retourne dans sa chambre. Elle vérifie le contenu du coffre à bijoux. Elle est soulagée de constater que tout y est, surtout heureuse de voir sa montre préférée¹⁸, qu'elle porte souvent sur une chaîne en or autour de son cou. (*On a lu* : 15 janvier 1983. Neige toute la journée. Pain de viande, frites maison, maïs en crème, et une tartelette au beurre. Tranquille, lecture devant le foyer. Silence parfait si on excepte le bruit des flammes. Les sept vertus cardinales et théologiques sont la foi, l'espoir, la charité, la prudence, la justice, le courage et la tempérance.)

Elle inspecte ses vêtements dans l'armoire et la commode. Elle imagine les doigts du malfaiteur sur ses blouses, ses robes, sa fraîche combinaison-jupon en soie. Elle tâte le fond du tiroir de sous-vêtements et découvre que son calepin n'y est pas. (*On a lu* : 24 mai 1988. Planté géraniums, nicotianas, cosmos, gueules de loup, pensées et six plants de tomates.

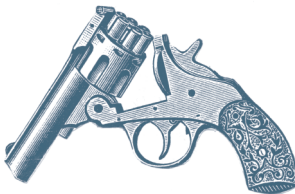


18. Montre à remontoir pour dame en or massif 14 carats, deux diamants, trois rubis, gravée. Sur le devant se lit le nom *Beatrice* et, à l'arrière, l'inscription *With love from Edward forever*. Quand elle porte cette montre, Helen se sent plus grande, plus mince, plus douce. Elle se sent comme une belle femme nommée Beatrice, adulée par un homme du nom d'Edward. Quand elle porte cette montre, Helen sourit plus, elle est chaleureuse avec les femmes qu'elle rencontre dans les rues en ville. Elle rit avec elles, admire une nouvelle tenue, prodigue des conseils sur une infestation d'insectes nuisibles au jardin, pose une main sur leur bras en s'enquérant de leur mari, de leurs enfants, de leur santé. Ces femmes rentrent chez elles heureuses de croire qu'Helen Wingham est peut-être, au bout du compte, en train de devenir l'une des leurs.

Fait couper mes cheveux hier, et laissé l'auto au garage pour l'entretien. Darne de saumon, riz, laitue fraîche du jardin. La première femme dans l'espace a été Valentina Terechkova, qui a orbité autour de la Terre quarante-huit fois lors d'une mission de trois jours en 1963.)

Helen sait qu'elle devrait appeler la police, mais elle ne supporte pas l'idée de voir des agents débarquer avec leurs gros sabots dans ses pièces bien nettes, palper ses possessions, triturer tous ses objets précieux de leurs grandes mains rudes. Elle les imagine en train de se moquer d'elle et du malfaiteur, deux incompetents excentriques, deux imbéciles. (*On a lu* : 28 juillet 1992. Vague de chaleur. Les fleurs ont l'air désespérées même si je les arrose deux fois par jour. J'ai déjà été désespérée moi aussi, mais je n'ai jamais su de quoi j'avais si soif. D'eau ? Non. De silence ? Peut-être. Ciel chatoyant sans nuages. Trop chaud pour manger. Fromage et craquelins, bâtonnets de carottes, tomates en tranches, glace à la vanille. Incapable de me rappeler l'odeur de la neige. La glace qui recouvre l'Antarctique fait en moyenne 2 000 mètres d'épaisseur.) Helen imagine les policiers en train de rire et de se taper sur les cuisses.

Elle ouvre le tiroir de la table de chevet et est soulagée de constater que le cambrioleur n'a pas pris sa sainte bible ni son pistolet¹⁹. Elle se souvient que, quand elle a acheté le revolver, le vendeur ne cessait de lui assurer qu'il s'agissait strictement d'un objet de collection, qu'il n'avait jamais été utilisé, pas même une fois. (*On a lu* : 14 septembre



19. Revolver à double action à extraction de douilles automatique et améliorée s'armant par pression de la détente. Plaqué nickel, plaquettes de poignée en caoutchouc, poignée sertie d'ébène et d'ivoire. Précis et fiable, d'une acuité et d'une puissance égales à celles d'un Smith & Wesson. Poids, 567 g ; barillet de 8,3 cm, six coups, calibre .32, percussion centrale. Helen ne s'est jamais servie d'un revolver de sa vie, mais elle suppose qu'elle en serait capable s'il le fallait.

1994. Spaghetti et boulettes de viande, salade verte, pain à l'ail, gâteau au fromage et aux cerises, un petit verre de brandy parce que demain c'est mon anniversaire. Prendre rendez-vous pour faire nettoyer la chaudière. Le cœur d'une personne de soixante-dix ans aura battu au moins 2,8 milliards de fois. Demain, j'aurai cinquante-trois ans.)

Helen se déshabille et enfle sa robe de nuit blanche. Elle sait qu'elle devrait appeler la police, mais elle ne supporte pas de penser qu'on jaserait du cambriolage partout en ville le lendemain, que toutes ces femmes satisfaites d'elles-mêmes jacasseraient gaiement sur elle et son cambrioleur, disant sans doute qu'elle l'avait bien cherché, à vivre retirée, toute seule, sans aucun ami, pour qui se prenait-elle ? (*On a déposé le calepin et inséré une feuille de papier blanche dans la machine à écrire.*) À ce moment-ci, elle aurait été incapable de répondre à cette question, des fragments de sa personnalité si soigneusement construite ayant été arrachés.

Elle est tellement fatiguée. Elle regarde en bas, dans la cour. Il ne fait pas encore noir, mais la lune se lève, presque pleine. Elle sortira au matin pour cueillir les haricots. (*On a mis deux petites mains en position sur le clavier et on a tapé : Ceci est l'histoire de ma vie. Ceci est la petite histoire de ma petite vie. Il était une fois une femme.*) Mais pour l'instant, elle se contentera d'aller se coucher. Il fait trop chaud pour les couvertures, alors elle s'étend sur l'édredon, joint ses petites mains sur sa poitrine. Elle sait qu'elle devrait descendre verrouiller la porte arrière, mais elle ne le fait pas. Elle sait qu'elle devrait avoir peur, mais elle se rend compte que ce n'est pas le cas.

Elle s'imagine en train de raconter cette histoire à Frederick l'an prochain à l'hôtel, dans le confort du hall quand, debout près d'elle, il prendra de ses nouvelles. Elle s'imagine comme ils vont rire, la manière dont Frederick va se pencher vers elle, poser sa main tiède sur le bras nu d'Helen, elle s'imagine sentant sa douce haleine sur son visage.

(On s'est levé de la table de la cuisine et on est sorti pour se rendre au garage.)
Helen est allongée, parfaitement immobile. Elle se sent très calme.

Quand la nuit tombe, Helen est presque endormie. *(On a fait démarrer la voiture, on l'a reculée hors du garage, dans l'entrée, jusque dans la rue.)*

Suspendue entre la veille et le rêve, Helen voit tourner la poignée de la porte de la chambre à coucher. Elle n'arrive pas à décider si elle rêve ou non. Elle songe à l'ange des poignées de porte. La porte s'entrouvre. Une silhouette se tient dans l'embrasure, avance vers elle. Une petite main se tend pour toucher sa robe de nuit, son épaule, ses cheveux. Elle peut sentir une douce haleine sur son visage. Elle sait qu'elle devrait avoir peur, mais se rend compte que ce n'est pas le cas.

(On observe la maison.)

(On franchit la clôture de devant, et on se dirige vers la cour arrière.)

(On est dans le jardin.)

(On est debout dans la lueur de la lune, les yeux levés vers la fenêtre de la chambre d'Helen. La nuit est douce et claire. Les rideaux de dentelle blancs tremblent contre la moustiquaire dans l'obscurité. D'une minute à l'autre, on va appeler Helen par son nom.)

D'une minute à l'autre, on va appeler Helen par son nom.

SOURCES DES ILLUSTRATIONS



Certaines des gravures reproduites dans cet ouvrage apparaissent sous leur forme originale. D'autres illustrations consistent en collages créés par l'auteure.

Les gravures sont tirées de :

Images of Medicine: A Definitive Volume of More than 4,800 Copyright-free Engravings, sous la direction de Jim Harter (Bonanza Books, New York, 1991) ainsi que des ouvrages suivants, de la Dover Pictorial Archive Series (Dover Publications, New York) : *200 Decorative Title-Pages* (Alexander Nesbitt) ; *3,800 Early Advertising Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Albinus on Anatomy* (Robert Beverly Hale et Terence Coyle) ; *Animals* (Jim Harter) ; *Cesare Ripa: Baroque and Rococo Pictorial Imagery* (Edward A. Maser) ; *Children* (Carol Belanger Grafton) ; *Decorative Alphabets and Initials* (Alexander Nesbitt) ; *A Diderot Pictorial Encyclopedia of Trades and Industry: Volumes One and Two* (Charles C. Gillispie) ; *The Doré Bible Illustrations* (Millicent Rose) ; *Early American Locomotives* (John H. White, Jr.) ; *Food and Drink* (Jim Harter) ; *Goods and Merchandise* (William Rowe) ; *Handbook of Renaissance Ornament* (Albert Fidelis Butsch) ; *Harter's Picture Archive for Collage and Illustration* (Jim Harter) ; *Historic Alphabets and Initials* (Carol Belanger Grafton) ; *Love and Romance* (Carol Belanger Grafton) ; *Men* (Jim Harter) ; *Montgomery Ward & Co. Catalogue and Buyers' Guide*, n° 57, Spring and Summer 1895 (Boris Emmet) ; *Music* (Jim Harter) ; *The New Testament* (Don Rice) ; *Old-Fashioned Animal Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Illustrations of Books, Reading and Writing* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Illustrations of Children* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Nautical Illustrations* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Romantic Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Transportation Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Perspective: Jan Vredeman de Vries* (Adolf K. Placzek) ; *Picture Book of Devils, Demons and Witchcraft* (Ernst et Johanna Lehner) ; *Picture Sourcebook for Collage and Decoupage* (Edmund V. Gillon, Jr.) ; *Trades and Occupations* (Carol Belanger Grafton) ; *Transportation* (Jim Harter) ; *Victorian Women's Fashion Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; et *Women* (Jim Harter).

RÉFÉRENCES ET REMERCIEMENTS



Les informations présentées dans ces histoires ont été glanées à diverses sources, parmi lesquelles :

Atlas of Stars and Planets: A Beginner's Guide to the Universe, de Ian Ridpath (Facts on File, 1993) ; *The Book of Answers : The New York Public Library Telephone Reference Service's Most Unusual and Entertaining Questions*, de Barbara Berliner, Melinda Corey et George Ochoa (Prentice Hall Press, 1990) ; *The Compass in Your Nose and Other Astonishing Facts about Humans*, de Marc McCutcheon (Jeremy P. Tarcher, Inc., Los Angeles, 1989) ; *Fodor's 96 Europe*, sous la direction de Linda Cabasin (Fodor's Travel Publications, 1995) ; *The New Illustrated Universal Reference Book* (Odhams Press, London, 1933) ; *Perspective for Artists*, de Rex Vicat Cole (Dover Publishing, 1976) ; *Planets and Satellites* (Barron's Educational Series, 1993) ; *Saints Preserve Us!*, de Sean Kelly et Rosemary Rogers (Random House, 1993) ; et *Why Eve Doesn't Have An Adam's Apple: A Dictionary of Sex Differences*, de Carol Ann Rinzler (Facts on File, 1996).

Dans leur version originale, certains de ces textes ont déjà fait l'objet d'une publication sous une forme légèrement différente. « Forms of Devotion » (« Dix formes de dévotion ») est paru dans *Saturday Night* (Toronto, avril 1996). « The Spacious Chambers of Her Heart » (« Les spacieuses chambres du cœur ») a été publié dans *Border/Lines* (n° 28, Toronto, 1993) et dans *Story* (Cincinnati, automne 1996). « Body Language » (« Langage corporel ») a d'abord paru dans *Exile* (vol. 18, n° 2, Toronto, 1994) et dans *Story* (Cincinnati, printemps 1997).

Je tiens à remercier le Conseil des arts du Canada et le Conseil des arts de l'Ontario de leur généreux soutien financier.

Pour leur confiance inébranlable et leurs formes de dévotion bien à eux, je suis profondément reconnaissante envers mes amis Marilyn Simonds et Wayne Grady, Carla Douglas et Jim Kane, et Katherine Lakeman. Merci à Lois Rosenthal, chez *Story* ; à mon agente, Bella Pomer ; à mes éditrices, Mindy Werner et Phyllis Bruce ; et particulièrement à Alex, mon cher fils.

DE LA MÊME AUTEURE :

Tendres morsures, Autrement, 2002

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER
Nikolski

Clint HUTZULAK
Point mort

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha
(théâtre)

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE
Tarquimpol

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur
en Ukraine

Thomas WHARTON
Logogryphe

Howard MCCORD
L'homme qui marchait sur la Lune

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles

Alissa YORK
Effigie

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Alexandre BOURBAKI
Grande plaine IV

Lori LANSENS
Les Filles

Nicolas DICKNER
Tarmac

Toni JORDAN
Addition

Rawi HAGE
Le cafard

Martine DESJARDINS
Maleficium

Anne MICHAELS

Le tombeau d'hiver

Dominique FORTIER

Les larmes de saint Laurent

Marina LEWYCKA

Deux caravanes

Sarah WATERS

L'Indésirable

Hélène VACHON

Attraction terrestre

Steven GALLOWAY

Le soldat de verre

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Christine EDDIE

Parapluies

Marina LEWYCKA

Des adhésifs dans le
monde moderne

Lori LANSSENS

Un si joli visage

Karoline GEORGES

Sous béton

Annabel LYON

Le juste milieu

Dominique FORTIER

La porte du ciel

David MITCHELL

Les mille automnes de Jacob
de Zoet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

Margaret LAURENCE

Une maison dans les nuages

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Serge LAMOTHE

Les enfants lumière

Isabelle FOREST

Les laboureurs du ciel

Andrew KAUFMAN

Minuscule

Hélène VACHON

La manière Barrow

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada

Schoemperlen, Diane

[Forms of Devotion. Français]
Encyclopédie du monde visible
Traduction de : *Forms of Devotion*

ISBN 978-2-89694-107-0

I. Fortier, Dominique, 1972- . II. Titre. III. Titre : *Forms of Devotion*. Français.
PS8587.C457F6714 2013 C813'.54 C2012-942569-9
PS9587.C457F6714 2013

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier le Conseil des Arts
du Canada et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour
nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise
du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres – Gestion SODEC.

© Diane Schoemperlen, 1998
Titre original : *Forms of Devotion*
Éditeur original : HarperCollins Canada, 2001

ISBN : 978-2-89694-107-0
© Éditions Alto, 2013